



Vers le trou de mémoire ?

Richard Marienstras

DANS **LE GENRE HUMAIN** 1983/3 N° 9 , PAGES 67 À 77
ÉDITIONS **LE SEUIL**

ISSN 0293-0277

ISBN 9782870271179

DOI 10.3917/lgh.009.0067

Date de mise en ligne : 03/11/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-genre-humain-1983-3-page-67?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [Cairn.info/copyright](http:// Cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

RICHARD MARIENSTRAS

Vers le trou de mémoire?

En décembre 1954, Isaak Deutscher publiait un texte sur *1984*¹. Le roman avait eu, dans les pays de langue anglaise, un succès retentissant. Forgés par Orwell, des termes tels que *newspeak* (novlangue), *Big Brogher*, *crimethink* (penséecrime), *doublethink* (doublepensée — qu'on traduirait mieux par mentir-vrai), étaient entrés dans le vocabulaire courant de millions d'hommes et de femmes. Deutscher déplore qu'on les retrouve souvent dans les textes qui attaquent l'Union Soviétique et le communisme. Le livre d'Orwell est utilisé dans la guerre froide comme une arme idéologique: aucun document ne reflète et ne cristallise aussi bien que *1984* la peur du communisme qui s'est emparée de l'Occident.

Certes, Deutscher concède qu'on a fait fi des intentions de l'auteur, mais ce détournement du sens ne l'étonne pas. *1984* est, selon lui, l'œuvre d'une imagination intense marquée par l'étroitesse et la peur. L'intrigue n'est pas originale: Orwell n'en a-t-il pas emprunté l'essentiel à un écrivain russe peu connu en Occident, Eugène Zamiatine, dont le roman *Nous Autres*, était inédit en Angleterre. (Orwell avait consulté l'édition française. La critique récente a établi que l'influence de *Nous Autres* sur *1984* n'est pas aussi importante que la voulait Deutscher).

Deutscher attribue le pessimisme d'Orwell au fait qu'il n'a jamais été marxiste. S'il l'avait été, son esprit eût été mieux préparé à affronter l'irrationalité du monde — et singulièrement des événements tels que les grandes purges staliniennes.

Mais Orwell était un rationaliste, et sa vision du monde s'était effondrée devant le chaos de l'existence et de la politique. Confrontés

aux grandes purges, son esprit et son âme furent contaminés par leur irrationalité. Un pessimisme quasi-mystique l'envahit. Fanatique plutôt que sceptique² il avait besoin d'explications simples et négligeait les données de l'histoire, les contraintes sociales et les réalités économiques. Il eut donc recours, dans son roman, «à la plus métaphysique, la plus abstraite et la plus vide des généralisations: l'appétit sadique du pouvoir». Car la pauvreté et l'inégalité des habitants d'Océania ne sont là que pour satisfaire les pulsions sadiques de Big Brother, ou plutôt, (car nous ne savons même pas si Big Brother existe), la société totalitaire tout entière est torturée par la cruauté collective du Parti. Et le Parti d'Océania, poursuit Deutscher, n'est pas un corps social doté d'un but défini ou d'intérêts identifiables. C'est une émanation fantomatique de tout ce qui est immonde dans la nature humaine.

L'angoisse de l'Occident a pour cause notre entrée dans l'âge atomique, affirme Deutscher, et Big Brother n'est pas responsable de l'apocalypse atomique. N'est-il pas dangereux que des millions d'Occidentaux saisis d'angoisse et de peur prennent pour bouc émissaire le grand épouvantail qu'Orwell a placé devant leurs yeux et éludent la part de responsabilité qui est la leur dans le destin du monde menacé par la bombe ?

Trente ans après la publication de cet article, il est facile d'ironiser sur l'aveuglement et peut-être la mauvaise foi de Deutscher, qui lui font manquer l'originalité du roman. Son texte est l'exemple même de ce que George Orwell dénonçait sans relâche : une lecture sélective et partielle, entièrement commandée par quelque Police de la Pensée intériorisée. Comme il l'écrit en 1946, dans un article sur la liberté de la presse, de la pensée et de la littérature :

«Tout à notre époque se coalise pour transformer l'écrivain, comme d'ailleurs tout autre artiste, en un petit porte-parole officiel élaborant des thèmes qu'on lui passe d'en haut et n'exprimant jamais ce qui lui semble être, à lui, toute la vérité.»³

Ce qu'il entend par «en haut», ce n'est pas seulement le parti ou le gouvernement dans les pays totalitaires, mais aussi le Parti, le gouvernement, le ministère de l'information en Grande-Bretagne. Orwell dénonce en même temps les pratiques totalitaires des pays communistes, fascistes ou nazis, et ce qui entrave la liberté dans les démocraties occidentales particulièrement au sein de la gauche⁴. Et ce qu'il entend par «toute la vérité» c'est littéralement, *toute* la vérité — jugeant le mensonge par omission aussi grave que le mensonge tout court. Quant au menteur, il le juge selon cet aphorisme de Kafka :

«On ne ment aussi peu que possible que si l'on ment aussi peu que possible, et non si l'on a aussi peu que possible l'occasion de mentir.»

La vérité, pour Orwell, a sa source dans la conscience ; c'est pourquoi il évoque avec nostalgie les «hérétiques» et les «rebelles» de naguère — ceux qui «refusaient de faire outrage à leur propre conscience». A ses yeux, les choses ont bien changé, la rébellion et la conscience ne vont plus de compagnie. La rébellion elle-même s'est «collectivisée», imposant de nouvelles orthodoxies à ses adeptes :

«La singularité de notre époque, c'est que les rebelles qui s'élèvent contre l'ordre existant — du moins, les plus nombreux et les plus représentatifs d'entre eux — se rebellent aussi contre l'idée d'intégrité individuelle. «Avoir le front de se dresser seul» est idéologiquement criminel autant que dangereux en pratique (...). Les ennemis de la liberté intellectuelle tendent toujours de présenter leur affaire comme un appel à la discipline contre l'individualisme. La question de la vérité opposée au mensonge est, dans la mesure du possible, reléguée à l'arrière-plan.»⁵

Sans doute faut-il voir dans l'article de Deutscher une manifestation de «discipline». Peut-être y a-t-il un authentique aveuglement provoqué par l'individualisme farouche d'Orwell, par le souci de sauver ce qui peut l'être de la vision du monde marxiste, par le refus d'admettre la vérité présente ou la possibilité d'une actualisation prochaine de certaines pratiques totalitaires.

*
**

Car le livre d'Orwell n'est évidemment pas un livre «réaliste» ni d'ailleurs tout à fait une utopie (la variété particulière de «socialisme» qu'il décrit est l'*Angsoc* ou socialisme anglais) mais une vision, fondée sur quelques traits bien observés, de ce qu'un régime totalitaire pourrait faire à l'homme. Cette vérité-possible-présente nous est donnée à voir sous la forme d'une fable politique, mais ce qui, dans cette fable, survient à l'homme a une existence indépendante de la structure politique qui le fait survenir : Orwell avait hésité, pour le titre du roman, entre *1984* et *Le Dernier des hommes en Europe* (*The Last Man in Europe*)⁶, ce qui montre assez bien que l'un des thèmes principaux du roman est la fragilité de l'homme et les voies modernes de sa destruction. Dans une lettre au syndicaliste Francis A. Henson, Orwell s'était d'ailleurs expliqué sur l'orientation politique de son livre :

«Mon intention *n'est pas* d'attaquer le Labour Party Britannique (que je soutiens) ni le Socialisme, mais de mettre en lumière les perversions susceptibles d'être provoquées par une économie centralisée et que le Communisme et le Fascisme ont déjà suscitées en partie. Je ne crois pas que le genre de société que je décris adviendra *nécessairement* mais je crois (compte tenu du fait, bien sûr, que le livre est une satire) que quelque chose qui lui ressemble *pourrait* advenir. Je crois aussi que les idées totalitaires ont pris racine dans la tête des intellectuels de partout, et j'ai essayé de conduire ces idées jusqu'au bout de leurs conséquences logiques. L'action du livre se situe en Grande-Bretagne pour souligner le fait que les peuples anglophones ne sont pas foncièrement meilleurs que les autres et que le totalitarisme, *s'il n'est pas combattu*, pourrait triompher n'importe où.»⁷

Les lettres et les articles d'Orwell critiquent sans relâche les aspects totalitaires des sociétés politiques modernes indépendamment de leur régime, et son étude de 1946 sur ce qu'on n'appelait pas encore la langue de bois est un modèle du genre⁸. De la pétrification du discours à la transformation du discoureur, de la corruption du langage à la corruption de la pensée et de l'être, Orwell dessine avec une admirable vigueur les sentiers de la destruction de l'homme. A une époque où «le discours et l'écrit politiques sont en grande partie des défenses de l'indéfendable», l'homme politique «qui utilise une telle phraséologie a déjà commencé à se transformer en machine. Les sons attendus sortent de son larynx mais son esprit n'y participe pas comme il le ferait si l'homme choisissait ses mots lui-même»⁹. Il s'agit bien, pour Orwell, d'une défense de la probité anglaise : ce qui est menacé c'est le monde proche, son monde. Le cas de la dictature plus lointaine est presque désespéré.

Au moment de la publication de *1984*, ce qui avait surtout frappé les lecteurs, c'étaient les images les plus simples ou les plus caricaturales du monde totalitaire : la solitude et la fragilité de l'individu apeuré, la surveillance constante de la vie publique ou privée par la police de la pensée et les télécrans placés dans chaque logement, l'uniformité et la grisaille de la vie quotidienne jointes à la qualité exécrationnelle des produits de consommation (qui rappelaient aux Européens les «restrictions» du temps de la guerre), l'omniprésence du Parti et l'élimination des opposants réels ou virtuels. Ces images s'étaient si bien emparées des imaginations que des «portraits» de Big Brother, ou des slogans tels que *BIG BROTHER IS WATCHING YOU* étaient affichés en Grande-Bretagne dans les cantines ouvrières¹⁰

On avait peut-être moins prêté attention, outre-Manche, à l'interdiction de la sexualité et à la monogamie dégradée imposée aux membres du parti extérieur, de sorte que les rapports clandestins entre Winston et Julia étaient apparus comme une simple évasion, des moments fugitifs de bonheur privé, et non comme les actes politiques de révolte et d'individualisme qu'Orwell avait voulu signifier. Car *1984* est aussi l'histoire d'une rébellion qui échoue — ou d'une rébellion impossible — comme s'il s'agissait de faire comprendre qu'une fois le monde partagé¹¹ et les structures totalitaires fermement mises en place dans les trois « empires » de la planète, rien ne peut plus ébranler le pouvoir des appareils dirigeants, rien, dans la vie publique ou dans la vie privée, n'est à l'abri de la violence.

*
**

Il n'est peut-être pas surprenant qu'à l'issue de la seconde guerre mondiale, les lecteurs aient été avant tout sensibles à une forme de pouvoir fondée sur la violence et à la description des méthodes d'endoctrinement, les plus évidentes et les plus visibles. Avec le passage du temps, d'autres aspects de *1984* se sont imposés à l'attention : le « mentir-vrai » (*doublethink*) et la « novlangue » d'une part, la manipulation destructive de l'histoire et de la mémoire, d'autre part. « Il n'a jamais existé de gouvernement exclusivement fondé sur les moyens de la violence » écrit Hannah Arendt¹². A travers le destin de Winston Smith, Orwell montre comment l'Etat qu'il imagine assujéti à son contrôle les gestes, les pensées, les émotions et les sentiments des individus en n'utilisant la violence qu'avec économie et discernement. En effet, les membres du parti extérieur d'Océania, ceux dont le parti intérieur a besoin de toutes les tâches requises par l'appareil, ne sont ni des robots ni des golems. Leur configuration intérieure est, si l'on peut dire, en instance d'humanité, de sorte qu'il faut sans cesse les surveiller, les conditionner, les réduire. Pour cela, la violence (ou plus exactement la brutalité) serait toujours insuffisante si elle n'était au service d'une pédagogie de la réceptivité et de la soumission. On ne peut d'ailleurs contraindre toute une société à l'orthodoxie seulement par la peur : Océania offre tout un système de récompenses et d'euphorisants, l'alcool huileux de la victoire, les exécutions publiques, les joies de la délation, les Deux Minutes de la Haine — ces moments d'hystérie collective et de transe individuelle où la haine envers le « rénégat » Goldstein se métamorphose en adoration pour Big Brother — et aussi la sexualité, la prostitution et la pornographie pour les prolétaires. Mais pour exercer un contrôle efficace sur l'individu, le

moyen essentiel est la réécriture permanente de l'histoire, c'est-à-dire la mainmise sur le passé et son éradication. Et pour rendre le moyen opérationnel, le Parti décide de créer une langue nouvelle — ou novlangue — dont la nature et la finalité sont expliquées à Winston de la façon suivante :

«— Savez-vous que le novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année? Winston l'ignorait, naturellement. Il sourit avec sympathie, du moins il l'espérait, car il n'osait se risquer de parler. Syme prit une autre bouchée de pain noir, la mâcha rapidement et continua :

— Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée (*thoughtcrime*) car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. Déjà, dans la onzième édition (du dictionnaire du Novlangue) nous ne sommes pas loin de ce résultat. Mais le processus continuera encore longtemps après que vous et moi serons morts. Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint. Il n'y a plus, dès maintenant, c'est certain, d'excuse ou de raison au crime par la pensée. C'est simplement une question de discipline personnelle, de maîtrise de soi-même. Mais même cette discipline sera inutile en fin de compte. La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. Le novlangue est l'angsoc et l'angsoc est le novlangue, ajouta-t-il avec une sorte de satisfaction mystique. Vous est-il jamais arrivé de penser, Winston, qu'en l'année 2050, au plus tard, il n'y aura pas un seul être humain capable de comprendre une conversation comme celle que nous tenons maintenant? »¹³

En attendant que la penséecrime devienne impossible par défaut de concept pour y succomber, la destruction du passé doit s'opérer d'abord dans la mémoire de chaque membre du Parti. Cela nécessite un travail mental ardu au départ, mais qui, avec de l'entraînement et de la pratique, se fait pour ainsi dire tout seul.

«Le Parti disait que l'Océania n'avait jamais été l'alliée de l'Eurasia. Lui, Winston Smith, savait que l'Océania avait été l'alliée de l'Eurasia, il n'y avait de cela que quatre ans. Mais où existait cette connaissance? Uniquement dans sa propre conscience qui, dans tous les cas,

serait bientôt anéantie. Si tous les autres acceptaient le mensonge imposé par le Parti — si tous les rapports racontaient la même chose —, le mensonge passait dans l'histoire et devenait vérité. "Celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé". Et cependant le passé, bien que par nature susceptible d'être modifié, n'avait jamais été retouché. La vérité actuelle, quelle qu'elle fût, était vraie d'un bout à l'autre de l'éternité. C'était tout à fait simple. Tout ce qu'il fallait, c'était remporter une infinie série de victoires sur sa propre mémoire¹⁴. Cela s'appelait "contrôle de la réalité". On disait en novlangue *doublepensée* (...). Son esprit s'échappa vers le labyrinthe de la doublepensée. Connaître et ne pas connaître. En pleine conscience et avec une absolue bonne foi, émettre des mensonges soigneusement agencés. Retenir simultanément deux opinions qui s'annulent alors qu'on les sait contradictoires et croire à toutes deux. Employer la logique contre la logique. Répudier la morale alors qu'on se réclame d'elle. Croire en même temps que la démocratie est impossible et que le Parti est gardien de la démocratie. Oublier tout ce qu'il est nécessaire d'oublier, puis le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin, pour l'oublier plus rapidement encore. Surtout, appliquer le même processus au processus lui-même. Là était l'ultime subtilité. Persuader consciemment l'inconscient, puis devenir ensuite inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétrer. La compréhension même du mot "doublepensée" impliquait l'emploi de la doublepensée.»¹⁵

Des exemples simples de doublepensée sont présentés par Orwell dès le début du roman. Ainsi, les trois slogans du Parti :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
 LA LIBERTE C'EST L'ESCLAVAGE
 L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

ou le nom des ministères d'Océania, dont la fonction est antonyme de l'appellation : le ministère de la Paix s'occupe de la guerre, le ministère de l'Amour veille au respect de la loi et de l'ordre, c'est-à-dire qu'il s'occupe de la répression, le ministère de l'Abondance gère la pénurie et le ministère de la Vérité contrôle l'information, l'éducation, les beaux-arts et les divertissements, c'est-à-dire qu'il préside à la réécriture de l'histoire et à l'endoctrinement. La doublepensée permet d'agir sur la mémoire et donne au Parti un moyen plus raffiné que la violence pour imposer l'orthodoxie, pour s'assurer que chaque indivi-

du est toujours dans la ligne quels qu'en soient les changements de direction ou les méandres. C'est l'importance donnée à l'histoire et à la mémoire qui fait de *1984* un roman dont la lecture reste aujourd'hui, trente-cinq ans après sa première publication, une expérience qui trouble, inquiète et dérange.

*
**

L'une des ironies du roman est que Winston, employé au Commissariat aux Archives du Ministère de la Vérité, et chargé de réécrire (ou, suivant l'expression officielle, de rectifier) les articles du *Times*, se sent brusquement pris du besoin de tenir un journal intime. Au moment où il écrit ce qu'il croit être la date du jour : 4 avril 1984, sans en avoir d'ailleurs la certitude car « par les temps qui couraient, il n'était possible de fixer une date qu'à un ou deux ans près », il commence à s'interroger. Pourquoi, pour qui écrire ? Comment communiquer avec l'avenir ? Est-il possible de fixer, d'immobiliser dans un journal intime ce qui est le présent, mais qui demain sera le passé, alors que le métier même de Winston consiste à modifier sans cesse les traces écrites du passé, à jeter les signes matériels du passé dans le « trou de mémoire » afin que tout soit dévoré par les flammes ?

« L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire. Le changement effectué, il n'aurait été possible en aucun cas de prouver qu'il y avait eu falsification. La plus grande section du Commissariat aux Archives, bien plus grande que celle où travaillait Winston, était simplement composée de gens dont la tâche était de rechercher et rassembler toutes les copies de livres, de journaux et autres documents qui avaient été remplacés et qui devaient être détruits. Un numéro du *Times* pouvait avoir été réécrit une douzaine de fois, soit par suite de changement dans la ligne politique, soit par suite d'erreurs dans les prophéties de Big Brother. Mais il se trouvait encore dans la collection avec sa date primitive. Aucun autre exemplaire n'existait qui pût le contredire. Les livres aussi étaient retirés de la circulation et plusieurs fois réécrits. On les rééditait ensuite sans aucune mention de modification. »¹⁶

Le mérite d'Orwell a été de montrer, dans le développement même du récit, comment l'homme est atteint, non seulement par la violence qui s'exerce contre son corps, mais aussi par la destruction de sa relation au passé et à l'histoire. Le sentiment de la chronologie semble toucher à l'assise même de l'être, et il est caractéristique de

l'intuition orwellienne qu'il ait placé Winston, d'entrée de jeu, dans l'impossibilité de dater son journal avec certitude. Une suite d'événements constituant une histoire — même une histoire relative et contestable — rassure. Si elle ne nous fournit aucune certitude à propos de l'être du temps (du fait que le temps *est*), du moins elle éloigne de nous la conviction ou le soupçon que le temps n'a pas d'être, qu'il n'*est* pas. Et notre propre statut ontologique s'en trouve conforté. En revanche, si l'événement, qu'il soit situé dans une histoire, dans une mémoire, dans un journal, dans un récit, est à la merci du «trou de mémoire», s'il n'est pas fermement situé, hier, entre avant-hier et aujourd'hui, c'est l'existence même de l'humanité consciente qui est mise en doute, peut-être même effacée. George Orwell fait sentir cela dans un dialogue entre Winston et O'Brien :

— «Big Brother existe-t-il ?

— Naturellement, il existe. Le Parti existe. Big Brother est la personnification du parti.

— Existe-t-il de la même façon que j'existe ?

— Vous n'existez pas, dit O'Brien.»¹⁷

Il fait ressortir également le caractère collectif de toute mémoire, y compris de la mémoire individuelle. En réduisant ce dont Winston se souvient à des images tirées de son seul esprit, Orwell les frappe d'irréalité. Même les traces objectives du passé politique, si elles ne sont pas collectivement préservées, risquent de sombrer dans le non-être. Une fois, Winston, au cours de son travail, était tombé sur une photographie représentant trois membres importants du Parti à une réunion qui se tenait à New York. Or, au cours du procès qui suivit, les trois hommes avaient confessé qu'ils se trouvaient sur sol Eurasien. «Ils avaient pris l'avion à un aéroport secret du Canada pour aller à un rendez-vous quelque part en Sibérie. Là, ils avaient conféré avec des membres de l'état-major eurasiens à qui ils avaient confié d'importants secrets militaires»¹⁸. Winston, avant de jeter la photographie dans le «trou à mémoire» avait estimé qu'il s'agissait d'une preuve concrète établissant l'existence d'un passé aboli. Or, pendant son interrogatoire, O'Brien lui fait avouer, et en toute sincérité, qu'il avait imaginé la chose :

«— Il y a onze ans, vous avez créé une légende au sujet de trois hommes condamnés à mort pour trahison. Vous prétendiez avoir vu un fragment de papier qui prouvait leur existence. Ce papier n'a jamais existé. Vous l'avez inventé et vous vous êtes ensuite mis à

croire à son existence. Vous vous rappelez maintenant l'instant même où vous l'avez tout d'abord inventé. Est-ce que vous vous en souvenez ?

— Oui. »

Un événement qui n'aurait, contre le témoignage du monde, qu'un seul répondant deviendrait un événement imaginaire : la violence physique et morale exercée par O'Brien contre Winston n'est pas sans analogie avec la violence plus secrète que constitueraient des voix unanimes s'opposant au témoignage d'un seul. De telles unanimités sont impossibles, certes, dans un monde pluraliste. Cependant, la Turquie obtient bien des majorités substantielles dans les instances internationales pour que le génocide arménien ne soit pas reconnu. Et sans en faire disparaître le souvenir, cette négation virtuelle du génocide situe cet événement dans une sorte de purgatoire historique.

En inventant le novlangue, le « trou à mémoire », le mentir-vrai, Orwell a montré comment une société peut se déraciner elle-même, commettre un auto-ethnocide. Privés de passé, de culture et d'histoire, les hommes seraient entièrement démunis devant une bureaucratie qui donnerait de ses buts et de ses motifs l'explication fournie à Winston par O'Brien :

« Les nazis germains et les communistes russes se rapprochent beaucoup de nous par leur méthode, mais ils n'eurent jamais le courage de reconnaître leurs propres motifs. Ils prétendaient, peut-être même le croyaient-ils, ne s'être emparés du pouvoir qu'à contrecœur, et seulement pour une durée limitée, et que, passé le point critique, il y aurait tout de suite un paradis où les hommes seraient libres et égaux. Nous ne sommes pas ainsi. Nous savons que jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. On n'établit pas une dictature pour sauvegarder une révolution. On fait une révolution pour établir une dictature. La persécution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir. »¹⁹

Orwell a été beaucoup critiqué pour avoir écrit ces lignes. Elles donnent cependant à réfléchir dans un monde qui ne sait plus se donner de finalités. Orwell nous présente un pouvoir qui ne croit qu'à son propre exercice. Mais Orwell ne se veut pas prophète. On ne peut donc affirmer qu'il était pessimiste et qu'il doutait du progrès. Comme l'écrivait Kafka : « Croire au progrès ne veut pas dire croire qu'un progrès s'est déjà produit. Cela ne serait pas une croyance ».

- ¹ «1984. The Mysticism of Cruelty», dans *Heretics and Renegades*, Hamish Hamilton Ltd, Londres, 1954. Reproduit dans *George Orwell, A Collection of Critical Essays*, édité par Raymond Williams, Prentice-Hall Inc., Englewood Cliffs, N.J., 1974. Le roman d'Orwell avait été publié en 1949.
- ² Deutscher dit: «*He was anything but a sceptic. His mental make-up was rather that of the fanatic, determined to get an answer...*» (*George Orwell, A Collection...*, p. 129).
- ³ «The Prevention of Literature», dans *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell, Volume 4, In Front of Your Nose, 1945-1950*, édité par Sonia Orwell et Ian Angus, Penguin Books, Harmondsworth, 1970, p. 82.
- ⁴ On sait que son livre précédent, *La République des animaux (Animal Farm)*, avait été refusé, pour des raisons politiques, par une demi-douzaine d'éditeurs anglais. D'autre part, Orwell fait état de pressions exercées par Aragon et d'autres pour que *1984* ne soit pas publié en France (*The Collected Essays...* vol. 4, p. 171). Orwell n'avait jamais pardonné le silence de la gauche et du front anti-fasciste sur la manière dont l'extrême-gauche et en particulier le P.O.U.M. furent liquidés par les communistes pendant la guerre d'Espagne.
- ⁵ «The Prevention of Literature», *op. cit.*, pp. 82-83.
- ⁶ Lettre à F.J. Warburg, 22 octobre 1948, dans *The Collected Essays...*, vol. 4, p. 507.
- ⁷ Lettre à F.A. Henson, 16 juin 1949, *The Collected Essays...*, vol. 4, p. 564. Les mots soulignés l'ont été par Orwell.
- ⁸ «Politics and the English Language» dans *The Collected Essays...* vol. 4, pp. 156-170.
- ⁹ *Ibid.*, p. 165.
- ¹⁰ Je l'ai constaté moi-même en 1952, près de Glasgow, dans des entreprises qui étaient des bastions travaillistes.
- ¹¹ En 1945, Orwell considérait ce partage comme accompli. Voir *The Collected Essays...* vol. 4, p. 25.
- ¹² *Crises of the Republic*, A Harvest/HBJ Book, Harcourt Brace Jovanovich, New York et Londres, s.d., p. 149.
- ¹³ *1984*, traduit par Amélie Audiberti, Gallimard (1950), Collection Folio, 1981, pp. 79-80.
- ¹⁴ Je modifie ici la traduction, inexacte, d'Amélie Audiberti.
- ¹⁵ *1984, éd. cit.*, pp. 54-55. Doublepensée serait mieux traduit par mentir-vrai.
- ¹⁶ *1984, id.*, p. 63.
- ¹⁷ *1984, id.*, p. 365.
- ¹⁸ *1984, id.*, p. 115.
- ¹⁹ *1984, id.*, pp. 371-72.